

—De quoi s'agit-il alors ? parlez vite ! je me meurs de curiosité.

—Vous appartenez à la marquise d'Hérouville, mademoiselle.

—Tiens ! vous savez cela !

—Comme vous voyez... oh ! je sais beaucoup de chose... et maintenant, ajouta l'heiduque en mettant une enveloppe cachetée sous les yeux de Gertrude, maintenant, lisez cette adresse.

La camériste épela tant bien que mal :

" Pour madame la marquise d'Hérouville, pour elle seule..."

—Chargez-vous de placer ce soir cette enveloppe sur la table de toilette de votre maîtresse, reprit l'interlocuteur de Gertrude, et les vingt-cinq louis sont à vous.

—Cela paraît facile... murmura la camériste, mais...

—Eh bien, quoi ?

—Que dira madame ?

—Elle ne dira rien, puisqu'elle ignorera que c'est vous qui vous êtes chargée de cette lettre...

—Elle m'interrogera à ce sujet ?

—C'est probable, mais vous affirmerez ne rien savoir et vous soutiendrez votre dire avec d'autant plus de hardiesse que vous serez parfaitement sûre de ne pas être démentie.

Gertrude désigna l'enveloppe.

—Puis-je au moins vous demander de quelle part vient ceci ?... murmura-t-elle.

—Il m'est impossible de vous répondre à ce sujet, répliqua l'heiduque en souriant, je n'ai pas le droit de trahir le secret de votre maîtresse ! Acceptez donc, ou refusez, mais décidez-vous ! voilà les vingt-cinq louis et la lettre... Les prenez-vous, ou dois-je m'adresser à quelque autre ?...

—Je les prends, dit Gertrude après une seconde de réflexion, et madame aura votre message dans les mains ce soir, vers minuit, lorsqu'elle rentrera pour se mettre au lit.

—A merveille. Empochez la somme, mademoiselle, et cachez la missive.

—Grand merci ! Le joli rouleau ! que de rubans je vais avoir !

—Au revoir, ma jolie fille.

—Au revoir, mon beau monsieur, et quand vous aurez besoin d'un intermédiaire au même prix, souvenez-vous de moi, s'il vous plaît.

—C'est convenu.

L'heiduque barbu s'éloigna, fort satisfait en apparence du marché qu'il venait de conclure, et la camériste, non moins enchantée que lui, rentra joyeusement à l'hôtel. Son premier soin fut de mettre la lettre en lieu sûr, et, le soir venu, au moment où madame d'Hérouville regagnait sa chambre à coucher, après avoir accompagné Mathilde chez elle, le premier objet qui frappa ses regards fut cette même lettre placée bien en évidence sur la table de toilette. Nos lecteurs savent le reste.

La journée suivante fut pour Pauline un jour de supplice dont les heures lui parurent interminables. Déterminée à se trouver au rendez-vous assigné, car il ne lui semblait point possible de désobéir aux ordres de Lascars, la jeune femme se voyait dans la nécessité, non-seulement de cacher à tous les regards son trouble et ses angoisses, mais encore de ne compter que sur elle-même pour les préparatifs de sa sortie nocturne. La nature de Pauline était trop fière, trop élevée, trop délicate pour permettre à la jeune femme de se placer dans la dépendance de ses valets ou de ses caméristes, ce qui serait infailliblement arrivé si elle avait réclamé leur aide en leur demandant le secret. La noble et malheureuse créature, semblable à l'hermine héraldique des armes bretonnes, aurait préféré mille fois la mort à une humiliation ; rougir devant une servante lui semblait un supplice au-dessus des forces humaines. Elle ne comptait donc que sur elle seule, et les difficultés matérielles, les petits obstacles irritants, surgirent de toutes parts et se présentèrent devant elle à chaque pas. Ainsi pour ne citer qu'un exemple, la marquise, ayant accompagné son mari et sa belle-sœur le mois précédent chez la duchesse de Grammont qui donnait un bal costumé, possédait un domino noir et un demi-masque de velours... Mais où chercher ce domino et ce masque ? qu'étaient-ils devenus ?... Les femmes de chambre le savaient... Pauline, elle, l'ignorait complètement, et pour les trouver, il lui fallait, à l'insu des deux caméristes, fouiller les immenses armoires des cabinets de toilette, où des robes de toutes formes et de toutes couleurs étaient suspendues l'une à côté de l'autre, comme les victimes de Barbe-Bleue, et bouleverser le contenu d'un nombre infini de cartons grands et petits.

Le ruban rouge nécessaire à la confection du nœud qui devait être placé sur l'épaule gauche du domino n'était guère moins difficile à se procurer sans avoir recours à mademoiselle Gertrude, ou à Mariette, sa lieutenant... Toutes ces difficultés vaincues, un dernier obstacle subsistait encore, le plus terrible, nous dirions volontiers le plus insurmontable. Cet obstacle, le voici : Ainsi que Lascars l'avait prédit avec certitude, l'appartement de Pauline possédait en effet un escalier dérobé établissant la communication entre le cabinet de toilette, les offices et les jardins de l'hôtel.

Mais pour arriver à cet escalier depuis la chambre de la Mlle Gertrude !... Or, mademoiselle Gertrude, la plus curieuse des filles d'Eve, avait le sommeil à tel point léger, que le faible bruit des ailes d'une mouche suffisait pour l'interrompre. Onze heures du soir sonnaient à peine lorsque Pauline, prétendant une grande fatigue, quitta le salon et remonta dans son appartement, sans se douter des importantes découvertes faites par Gertrude en son absence, et de l'impitoyable espionnage auquel elle allait se trouver en but. L'état moral et physique de la jeune femme, s'il eût été possible de s'en rendre compte, aurait inspiré de la compassion à son plus mortel ennemi. A mesure qu'approchait le moment fatal et inévitable, les angoisses de Pauline augmentaient ; une fièvre violente calcinait son sang dans ses veines ; tantôt son cœur bondissait et semblait près de briser les parois de sa poitrine, tantôt il cessait de battre subitement, comme si la vie était au moment de s'arrêter. Pauline entendait à peine ce qui se disait autour d'elle ; son être tout entier s'absorbait dans une pensée unique, et à plus d'une reprise l'étrangeté de son attitude et la bizarre incohérence de ses réponses étonnèrent Tancrede, le comte de Rieux et Mathilde elle-même. Enfin arriva le moment où la marquise, se sentant incapable de supporter plus longtemps la contrainte qu'elle imposait depuis de longues heures, prétexta une fatigue écrasante et quitta le salon. Tancrede, inquiété par ces symptômes incompréhensibles pour lui, et craignant de voir Pauline retomber malade, ne prolongea guère son entretien avec le fiancé de Mathilde, et s'en ressassa d'aller retrouver sa femme. Il entra dans l'appartement de la marquise au moment où Mathilde venait de congédier Gertrude et Mariette après avoir achevé sa toilette de nuit. Pauline s'attendait à la visite de son mari et s'était préparée de son mieux à le recevoir. Tancrede l'interrogea tendrement. Elle trouva moyen de le rassurer par ses réponses d'une façon à peu près complète.

—Je te jure, mon ami, lui dit-elle, que tu aurais tort de te forger des craintes chimériques. Mon état n'offre rien d'alarmant. Je suis brisée, c'est vraie, mais la fatigue est un mal qui n'est pas dangereux et qui n'a besoin que d'un remède ; le repos. Demain matin, je te le promets, je serai redevenue ce que j'étais hier.

—En es-tu sûr ?

—Oui, je l'affirme.

—Veux-tu que je passe la nuit près de toi ?... Je serai très bien dans ce grand fauteuil à côté du feu.

Pauline eut aux lèvres un sourire un peu contraint.

—En vérité, cher Tancrede, s'écria-t-elle, tu cherches à me persuader que je suis malade, mais tu n'en viendras point à bout ! Passer la nuit ici, dans ce fauteuil ! Je m'y refuse absolument !

—Si je te suppliais ?

—Je refuserais de même.

—Pourquoi ?

—Pour une foule de raisons, dont une seule doit te suffire : la pensée que tu veilles pour moi ne me permettrait pas de goûter une heure de repos.

—Puisqu'il en est ainsi, je cède. Mais au moins, tu me permets de me faire appeler à l'instant même si tu te trouvais plus souffrante !

—J'en prends l'engagement formel, et je suis certaine d'avance que rien ne troublera ton repos.

Ceci fut dit d'un ton de gaîté si naturel, que M. d'Hérouville se retira rassuré. Pauline l'accompagna jusqu'à la porte de son appartement, et elle eut soin, en regagnant sa chambre, de verrouiller intérieurement toutes les portes. Arrivée devant la cheminée, la jeune femme jeta machinalement les yeux sur la glace.

—Dieu ! murmura-t-elle, comme je suis pâle ! J'ai l'air d'une morte sortie de sa tombe ! Mais qu'importe ? ajouta-t-elle, sous le masque on ne verra pas mon visage.

Elle regarda la pendule. La plus longue aiguille indiquait la demie après onze heures. Il était trop tôt pour songer au départ. Pauline se laissa tomber dans le grand fauteuil désigné par M. d'Hérouville un instant auparavant, et son esprit s'abandonna derechef à la pensée unique, à l'idée fixe et désolante qui le torturaient depuis la veille. Elle fut arrachée brusquement à ces absorbantes réflexions pour le bruit argentin du timbre sonnant les douze coups de minuit. Elle quitta le fauteuil, elle se dirigea vers l'une des fenêtres et elle appuya son front contre le cristal glacé. Depuis cette fenêtre, on voyait les croisées de l'appartement particulier de M. d'Hérouville, situé dans l'aile gauche de l'hôtel. Derrière l'une de ces croisées brillait une lumière indiquant que le marquis veillait encore. Pauline fit un geste d'impatience.

—Il n'est pas couché ! murmura-t-elle, il peut s'inquiéter de nouveau !... Il peut revenir ! Tout est à craindre... J'attendrai.

Son attente fut courte. Au bout de quelques minutes à peine, la lumière s'éteignit et les ténèbres régnèrent dans l'appartement de Tancrede. Pauline n'hésita pas plus longtemps. Elle quitta son peignoir de nuit et revêtit la première robe qui tomba sous sa main, puis, ouvrant une armoire dans son cabinet de toilette, elle en tira le domino dans lequel elle s'enveloppa et dont elle rabattit sur sa tête l'ample capuchon. Le demi-masque de velours noir, avec sa barbe de dentelle épaisse, couvrit ensuite sa figure, ne laissant à découvert que ses yeux, auxquels la fièvre donnait un éclat étrange, presque effrayant. Ainsi vêtue, avec son flot de rubans écarlates flamboyant sur l'épaule, la marquise ressemblait bien moins à une femme qu'à quelque sombre fantôme évoqué par un puissant magicien. Elle ne portait d'autre bijou qu'un bracelet d'or et d'émail noir, enrichi de trois gros diamants, et que, par distraction, elle n'avait point détaché de son poignet gauche, en faisant sa toilette de nuit. Rien ne manquait au costume. Pauline prit des gants et se dit :

—Maintenant que Dieu me protège ! Je remets entre ses mains ma vie et mon honneur, et bien encore le bonheur de ceux que j'aime !

La marquise alla chercher, dans son cabinet de toilette, une très petite lanterne, à glaces dépolies, dont les femmes de chambre se servaient quelquefois ; elle l'alluma et elle se dirigea vers le passage conduisant à l'escalier dérobé. Au moment de s'engager dans ce passage elle se souvint pour la première fois, qu'il lui faudrait traverser indispensablement la pièce où couchait Gertrude. Cette pensée lui causa une subite défaillance et mouilla ses tempes d'une sueur froide. La terreur de se voir à la merci d'une servante fut si forte, que Pauline eut un instant la volonté ferme de reculer devant l'impossible et de désobéir à Lascars, mais cette volonté céda bien vite à la réflexion.

—Si je ne me trouve pas cette nuit au rendez-vous donné, se dit-elle, mon persécuteur viendra demain me poursuivre jusqu'ici ! Il m'en a menacé, et il ne menace jamais en vain ! il ne faut pas qu'il souille de sa présence la maison de mon mari !... Je remplirai, malgré tous les obstacles, la tâche que la fatalité m'impose !... Quoi qu'il puisse advenir, j'irai !...

Alors, sans se donner le temps de réfléchir davantage et de reculer de nouveau, Pauline s'avança dans le couloir et arriva à la porte de la petite pièce qui servait à Gertrude de chambre à coucher. Déjà elle mettait la main sur l'espagnolette de la serrure, lorsqu'elle bénit son étoile en s'apercevant que la porte n'était pas complètement fermée, et qu'il suffisait de la pousser pour l'ouvrir, ce qu'elle fit sans hésiter, quoiqu'avec un formidable battement de cœur. La porte céda silencieusement, et la marquise se trouva dans la